

Journal de Roubaix

Quarante-neuvième année. — N° 5.

Directeur-propriétaire : ALFRED REBOUX

MARDI 5 JANVIER 1904

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes : 5 francs l'an
Les autres Départements et l'Étranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 25, rue Feytaud

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ; TOURCOING : 5, rue Carnot
ÉDITION DU MATIN

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix : 5 francs l'an
A Tourcoing : 5 francs l'an
A Valenciennes : 5 francs l'an
A Lille : 5 francs l'an
A Paris et à Bruxelles : Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des gares et dans les principales librairies.

UNE FEMME TUÉE PAR SON MARI A L'HOPITAL DE TOURCOING

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Un Métal Merveilleux

LE RADIUM

Messieurs les photographes, messieurs les électriciens et vous, chers lecteurs, attention ! Voici une étrange découverte ! un métal bien extraordinaire, merveilleux et rare, dont les effets sont déconcertants, troublants, je pourrais même dire renversants puisqu'ils semblent renverser les grands principes de la science moderne et surtout celui de Lavoisier : « Rien ne se crée, rien ne se perd ».

Ici, avec le radium, le métal merveilleux, nous sommes devant des réalités qui semblent du domaine du rêve. Les mystérieux rayons X qui ont étonné le monde ne ont rien auprès des radiations ou rayons actifs du radium.

Messieurs les électriciens, il paraît que dans un laboratoire, la poussière des métaux radio-actifs, répandue en quantité infinitésimale rend tous les corps radio-actifs ; l'air lui-même devient conducteur de l'électricité spéciale qu'il dégage et aucune mesure de précision électrique ne peut plus être faite, les appareils ayant perdu leur isolement.

Et vous, Messieurs les photographes ou chimistes, ne vous avisez pas non plus de vous promener chez messieurs Lumière frères ou chez un marchand de produits photographiques en portant dans votre poche un tube contenant un rien tant de chlorure de radium, par exemple : toutes les plaques sensibles renfermées dans des boîtes hermétiquement closes seraient instantanément voilées.

Et l'action physiologique du radium tient du miracle. Un sel de radium contenu dans une boîte fermée, qu'on applique sur la paupière ou même sur la tempe, produit dans l'œil une sensation de lumière. On a même cru qu'il serait possible, par ce moyen, de rendre la vue à certains aveugles et l'on avait déjà préconisé de merveilleuses lunettes au radium... mais... il faut renoncer à ce fol espoir. D'après M. Corbeil, dans ce cas, les milieux de l'œil deviennent lumineux par phosphorescence, sous l'influence des rayons du radium et la lumière qu'on aperçoit à sa source dans l'œil lui-même.

L'effet du radium sur l'épiderme est aussi très intéressant. Une ampoule contenant un sel de radium, posée sur la peau, ne fait éprouver aucune sensation particulière, mais au bout d'une quinzaine de jours il se produit un rougeur, puis une escarre et, si le contact est prolongé, une plaie qui peut mettre plusieurs mois à guérir. Pareille aventure est arrivée à M. Henri Becquerel, qui avait conservé en poche un tube à chlorure de radium. On essaie d'appliquer cette action physiologique dans le traitement du lupus et du cancer.

Le radium, outre son action calorifique et lumineuse, jouit encore d'une autre propriété. Il peut, sous une infime quantité, rendre fortement éclairants certains corps, par exemple une feuille de zinc sulfuré, et cette lumière dépourvue de chaleur, est produite sans perte d'énergie appréciable. Peut-être aurons-nous un jour une modification complète de l'industrie de l'éclairage, grâce au radium.

Le plus curieux est que cette activité, cette énergie spéciale ne modifie pas la constitution du corps dont elle émane et ne lui fait pas perdre un atome de son poids.

Les premiers échantillons de ce métal étrange ont été extraits à l'état de chlorure, des résidus de manèges d'uranium provenant des mines impériales de Joachimsthal (Bohême). Pour donner une idée des difficultés de cette extraction, il suffit de dire qu'on retire environ 1 décigramme de chlorure de radium d'une tonne de résidus ! On nomme le minerai de baryum qui contient ce métal la pechblende (urane oxydée) et le radium coûte... 10.000 francs le gramme ! A ce prix-là, nous ne sommes pas encore à la veille de voir la lumière au radium appliquée à l'éclairage des théâtres.

La découverte et l'étude du radium et des métaux du même groupe polonium, actinium revient d'une part à M. Henri Becquerel, de l'Institut, ancien élève de l'École Polytechnique et d'autre part à M. et Mme P. Curie.

M. Pierre Curie est chargé de cours à la Sorbonne et professeur à l'École municipale de physique et de chimie. Mme Sklodowska Curie, polonaise d'origine, est docteur en sciences et professeure à l'École normale de Sèvres. Les recherches qu'ils ont, tous deux, poursuivies, leur ont valu d'être lauréats de l'Institut de France, de recevoir la médaille Davy, l'une des plus hautes récompenses de la Société royale de Londres. Le jeudi 10 décembre, l'Académie de Stockholm, réunie en séance solennelle attribua le prix Nobel de 1903, pour les sciences chimiques aux trois savants français cités plus haut. Enfin le Syndicat de la presse leur a attribué concurremment avec le Saint-quentinois Edouard Branly, 60.000 francs sur le prix Osiri.

Avec les progrès incessants de l'électrochimie, avec la ténacité de M. et Mme P. Curie, nous devons souhaiter la découverte prochaine d'une Californie quelconque, d'un Klondyke nouveau pour amener à point les belles expériences déconcertantes du radium qui nous réservent encore des surprises... radiées.

Emile DUHEM.

INFORMATIONS

Le transport à Vienne
Paris, 3 janvier. — Au ministère de la Marine, on n'a pas encore reçu de nouvelle officielle relative au transport *Le Vienne*. Néanmoins, un haut fonctionnaire fournit l'information suivante : « Une dépêche de Toulon nous annonce, d'ailleurs, qu'une photographie très détaillée du transport *Le Vienne* a été montrée au capitaine du vapeur norvégien *Romsdal*, arrivé à Toulon depuis quelques heures. C'est cet officier, on le sait, qui a déclaré avoir rencontré le *Vienne* près d'Oran. Le capitaine du *Romsdal* a déclaré formellement que le navire vu par lui, au cap Saint-Vincent, ne peut être que le *Vienne*, tant est grande sa ressemblance avec ce navire ».

Le Président de la République et le Vatican
La Libre Parole prétend que Mgr Furet qui vient d'arriver de Rome, aurait reçu la mission de préparer les voies à la réception de M. Loubet au Vatican lors de son prochain voyage à Rome.

L'opinion du colonel Picquart
Paris, 3 janvier. — Le colonel a protesté contre la campagne menée pour faire trancher l'affaire Dreyfus par la Cour de cassation seule. Il dit que la campagne de la presse n'est rien auprès de celle qui a été entreprise dans les salons, dans les réunions, par lettres sollicitations et objurgations de tout genre. Pour sa part, il réclame le renvoi devant un troisième Conseil de guerre.

Pour avoir rendu visite à un amonieur
Poitiers, 3 janvier. — A la suite de l'ordre du jour du commandant de corps d'armes de Poitiers interdisant aux militaires l'entrée des Cercles catholiques, sept soldats qui avaient rendu visite à l'amonieur ont été punis de prison.

Le cas de Louban
Louban, étudiant juif, l'auteur de l'attentat contre le docteur Max Nordau, désespérant de voir reconnaître le royaume d'Israël, a résolu de se laisser mourir de faim.

Depuis Noël, il n'a pas mangé. Aussi l'a-t-on transporté à la prison de Fresnes où sont des appareils permettant d'alimenter malgré eux les détenus qui refusent la nourriture.

Grève terminée à Rouen
Rouen, 3 janvier. — La grève des musiciens du théâtre des Arts à Rouen est terminée ; devant la résistance du directeur décidé à ne pas céder et à fermer plutôt le théâtre, les musiciens, par esprit de solidarité et afin de ne pas laisser sans emploi le petit personnel, notamment les choristes et les danseuses, viennent de décider de reprendre le pupitre aux anciennes conditions.

Sentinelle attaquée
Lorient, 3 janvier. — La sentinelle de faction à la poudrière du Menec, près de Lorient, a été attaquée la nuit dernière par plusieurs individus armés qui s'étaient approchés en se dissimulant derrière les arbres. La sentinelle a tiré après les sommations d'usage. Le poste est accouru et la préfecture, prévenue, a envoyé un détachement d'artilleurs à cheval. Les agresseurs ont alors disparu.

La fièvre typhoïde à Brest
La fièvre typhoïde continue ses ravages à Brest. On signale parmi les soldats trois nouveaux cas et deux décès. Tous les cafés de Brest sont consignés à la troupe.

CHOSSES ET AUTRES

Examen de médecine.
Dites-moi les os du crâne !
L'examen haste, babouine, puis, humblement :
— Excusez-moi, monsieur, ce doit être l'émotion, mais il m'est impossible d'en trouver un seul... Je les ai pourtant bien tous là... dans la tête !... — X —

Au tribunal :
— Voyons, vous, un homme irréprochable, vous approprier malhonnêtement un louis le 31 décembre, à quel mobile avez-vous pu obéir ?
— Il me fallait donner des étrennes à ma concubine.

LE CONFLIT RUSSO-JAPONAIS
Après le *New-York Herald* le tsar a tenu à Tarskôï-Selo un important conseil auxquel assistaient les grands-ducs et certains conseillers intimes. Les délibérations sont restées secrètes, mais certaines indiscrétions

permettent d'affirmer qu'une solution strictement pacifique en a été le principal objet.
Le correspondant berlinois de *le Pall Mall Gazette* télégraphie à son journal que le comte Lamorinière aurait fait des déclarations optimistes, disant que rien ne nécessitait jusqu'à intervention des armes et qu'il avait confiance dans un proche avenir.
De Washington on télégraphie que note dans le même esprit.

Le ministre des affaires étrangères aurait reçu de multiples assurances de paix de la part des cabinets européens.
Par contraste avec ces déclarations rassurantes, on télégraphie de Berlin (sources anglaises) aux agences la quotidienne nouvelle sensation.
« D'après des informations reçues par les diplomates les mieux renseignés de Pékin, la guerre est inévitable, il est possible qu'elle soit déclarée dans quelques jours ».

Les bruits couraient également hier que l'amiral Kamimura quitterait Saseho avec son escadre pour s'emparer de Masampo, en Corée. La gravité de cette démarche permet d'en suspecter l'exactitude.

LA FÉDÉRATION RÉPUBLICAINE
Importante réunion à Evreux. Deux discours

Evreux, 3 janvier. — Une importante réunion politique, organisée par la Fédération républicaine, vient d'avoir lieu à Evreux, sous la présidence de M. Milliard, sénateur et président du conseil général de l'Eure.

M. Camille Krantz, ancien ministre de la guerre après avoir revendiqué pour le parti républicain progressiste le droit de conserver une attitude indépendante, également éloignée de toutes les intranquillités, aussi résolument hostile à la politique conventionnelle qu'à la politique plébiscitaire, a fait le procès du gouvernement actuel.

Dans la première partie de son discours, il a montré le pouvoir mettant systématiquement et progressivement la main sur toutes les libertés locales, cherchant à arracher aux communes, en matière de constructions scolaires, le droit de consentir librement l'impôt, traitant les maires élus comme des fonctionnaires, allant jusqu'à retirer aux compagnies de pompiers la faculté d'élire leurs chefs. A cette mainmise du pouvoir central sur tous les rouages de la vie départementale l'orateur a vigoureusement opposé un large programme de décentralisation financière et administrative.

Passant ensuite à un autre ordre d'idées, M. Krantz a parlé de l'œuvre de désorganisation poursuivie, dit-il, dans l'armée et dans la marine. Il a raconté la séance de la Chambre dans laquelle M. Pelletan a réussi, à la faveur d'une diversion anticlérical, à faire annuler des actes que personne n'aurait osé défendre. Il a terminé son discours en conviant ses auditeurs à une action vigoureuse et continue devant le suffrage universel.

Après M. Krantz, M. Milliard, faisant allusion à certaines circonstances locales, a montré, dans le pays comme à la Chambre, l'infiltration continue du personnel et de la politique socialistes dans les rangs du radicalisme.

Les deux orateurs ont obtenu un vif succès.

L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE GAMBETTA

La manifestation aux Jardies
Paris, 3 janvier. — C'est aujourd'hui que, conformément à la tradition annuelle, les amis de Gambetta se sont rendus en pèlerinage dans la modeste maison des Jardies où — il y a vingt-deux ans — mourut l'homme d'Etat dont on commémore à pareille époque l'anniversaire.

Dès que le cortège est sorti de la gare, la musique du 101e de ligne et l'harmonie républicaine de Sèvres jouent *La Marseillaise*. La population de Ville-d'Avray est accourue nombreuse, et beaucoup de jeunes gens, un ruban rouge à la boutonnière, se dirigent vers les Jardies.

Des dames portent des bouquets de violettes ou d'oranges et elles se signent les portières de voitures envoyées par le Comité central de l'Association gambettiste, le comité du monument gambettiste à Bordeaux, etc.

Un certain nombre d'hommes politiques ont pris part à la manifestation, et dans l'assistance on remarque MM. Deluns-Montaut, Dulpeuch, Bize, président de la Société de secours-mutuels des Associations-Louise, Hector Desnoes, Joseph Benaïdi, Bloch, Koschlin, d'Eberard, ancien maire de Sèvres, Dalspierre, maire de Chavilly.

M. Casot, ancien garde des sceaux, sénateur, prend le premier la parole. Il rappelle que l'association gambettiste lui a confié le soin de souhaiter la bienvenue à tous ceux qui chaque année viennent aux Jardies célébrer la mémoire de Gambetta.

Après M. Casot, M. Deluns-Montaut, envoyé par le représentant le neveu du grand tribun, M. Léon Gambetta. Il salue en la personne du général André l'armée nationale, restée le suprême espoir de la Patrie.

Vous savez, dit-il, quel culte Gambetta avait voué à l'armée, et vous avez en elle, Monsieur, le ministre de la guerre, lorsque vous êtes allé dans le cimetière de Nive déposer la terre soulevée sur la tombe de celui qui mérite les honneurs du Panthéon.

Comment cette nature est-il ? — Comment arriver à le connaître ? — Il me semble que je suis en face de quelque chose d'effrayant, mais rien ne prouve que je ne me trompe pas... Pourquoi m'éprouver de chiffres réunis par des signes algébriques. — Et cependant il doit y avoir là quelque chose de grave... Encore une fois, comment une dépêche chiffrée de l'ambassade d'Allemagne se trouve-t-elle entre les mains de M. Vernière ?... Comment ?

Et Philippe cherchait à comprendre, à deviner la clef qui rendrait intelligible pour lui le mystérieux document.

Il revenait toujours aux deux initiales P. L., tracées en gros caractères au dessus des chiffres. — C'est dans ces deux lettres que doit se trouver la clef... pensait-il, et il faisait des efforts surhumains pour dégager l'inconnu de ce problème.

Mais c'était à s'échapper à une tâche surhumaine. Il se heurtait contre l'impossible.

Enfin, fatigué, le cerveau endolori, les tempes brûlantes, il s'arrêta, mais en se disant : — Je ne renonce point... Il faut que je sache... Je veux savoir, et je saurai... Cette lettre ne me quittera plus... Je la garde...

Après avoir replié la feuille, il la glissa sous l'enveloppe d'où il l'avait tirée, et il s'apprêtait à l'enfermer dans un meuble, lorsque la pensée lui vint de regarder la date indiquée par les timbres de la poste.

La portaient le millésime de l'année 1893. L'encre datait des premiers jours de décembre de cette année.

Cette date est antérieure à celle de notre arrivée à Paris... murmura Philippe. — C'est une complication de plus.

Et toujours ces mots revenaient sur ses lèvres :

Amis et dévoués admirateurs de Gambetta, nous n'avons rien répudié de son héritage. Comme lui nous aimons l'armée qui dans le recueillement et le silence travaille à la grandeur du pays.

Par des voies différentes, nous tendons tous à un idéal commun qui est la gloire de la France, le rayonnement de la République et de la Patrie.

M. Hector Depesse a pris ensuite la parole.
M. Deluns-Montaut lui succède et remercie les amis de Gambetta venus en aussi grand nombre et termine par ces mots :

Croyons dans la France comme Gambetta y avait foi. Croyons en la patrie et dans ses indéfectibles espérances.

Puis le général André s'exprime ainsi :
C'est pour la quatrième fois que j'ai l'honneur d'assister à cette touchante cérémonie dans la modeste maison des Jardies. C'est avec émotion que j'y reviens. J'accomplis un devoir, ministre de la guerre, en venant apporter les hommages et la reconnaissance de l'armée à celui qui nous montre que la résolution et la persévérance sont les facteurs du développement des nations. Gambetta nous a fait voir que rien ne peut manquer lorsque tous les citoyens sont réunis par la concorde et l'amitié.

Nous les avons connus durant l'année terrible nos armées si malheureuses, mais si grandes aussi, parce qu'elles groupaient les représentants de tous les partis, d'accord sur nos discussions à l'intérieur, comme il y en a dans les ménages les plus unis, mais n'ayant pas peur. Ce sont les peuples les plus agités au dedans qui sont les plus terribles contre l'ennemi du dehors.

Dès que les discours sont terminés, les amis de Gambetta défilent dans la maison des Jardies, puis se retirent, tandis que le général André remonte en voiture.

D'autre part, vers deux heures, le maire de Sèvres escorté par la compagnie des sapeurs-pompiers s'est rendu en cortège avec les Sociétés locales au monument de Gambetta, selon la tradition de la municipalité.

Des cris de : « Vive la République ! » retentissent. La cérémonie est finie, l'heure du déjeuner vient de sonner.

D'autre part, vers deux heures, le maire de Sèvres escorté par la compagnie des sapeurs-pompiers s'est rendu en cortège avec les Sociétés locales au monument de Gambetta, selon la tradition de la municipalité.

LA LIBERTÉ COMME EN BELGIQUE
Nous demandons aux ministères radicaux-socialistes français d'assurer A TOUS LES OITOUENS, sans distinction d'opinions ou de croyances, toutes les libertés dont jouissent, en Belgique, les radicaux et les socialistes sous les ministères catholiques

LA PSEUDO-GRÈVE DES BOULANGERS
Démission de M. le juge Ganneval

Paris, 3 janvier. — M. Ganneval, juge d'instruction, avait fait citer, hier, pour les interroger, MM. Bouquet, Lison, Beauvois et Laporte, de la Bourse du travail, dont nous avons annoncé la récente arrestation et la non moins récente mise en liberté provisoire. Ceux-ci sont venus et ont comparu devant le magistrat, assistés de leurs défenseurs, Més Willem et Hury, mais ils ont refusé de répondre, ajoutant qu'ils persisteraient dans cette attitude jusqu'au moment où on leur aura fait connaître s'ils doivent, oui ou non, bénéficier de la loi d'amnistie que vient de voter le Parlement.

Or, quelques instants plus tard, le bruit se répandait que M. Ganneval était démissionnaire et, aussitôt, son cabinet d'être assiégré par des avocats et des journalistes en quête de nouvelles. Tout d'abord, M. Ganneval se refusa à quelque renseignement que ce fût, puis, il finit par confirmer le fait de sa démission.

J'ai dû le donner, ajouta-t-il, parce que mon état de santé ne me permet plus de supporter les fatigues que comporte un cabinet d'instruction. Déjà, voici quelques mois, j'avais dû solliciter un congé assez long. J'avais ensuite repris mes fonctions, mais j'avais trop pressé de mes forces. Il me faut, définitivement, renoncer à une charge devenue trop lourde pour moi.

Telles sont les raisons données de sa démission par M. Ganneval. Mais, dans les couloirs où les commentaires allaient grand train, on disait que cette démission pourrait bien avoir une tout autre cause que celle indiquée par le magistrat lui-même et qu'on la trouverait peut-être dans la mise en liberté provisoire de MM. Bouquet, Lison, Beauvois et Laporte suivant de quelques heures, pourrait-on dire, leur arrestation.

Paris, 3 janvier. — Le Temps, à propos de la démission de M. Ganneval :

Sans doute, on annonce que la démission de M. Ganneval est déterminée par des raisons de santé ; cette maladie diplomatique ne cachera à personne l'intrusion de la politique dans cette affaire ; c'est un abus intolérable que de généraliser de plus en plus et qui, dans par mesure de remplir leur devoir et ne leur laissera d'autre ressource que de s'en aller.

Le Journal des Débats, sur le même sujet :
M. Ganneval est un homme discret, qui n'aime pas le bruit et s'en va sans faire claquer la porte ; il n'a pas voulu faire une démonstration tapageuse, mais seulement mettre sa conscience en repos ; il a dû penser qu'il lui était désormais impossible de faire son devoir comme

Comment cette lettre se trouve-t-elle en la possession de mon beau-père ?
Il enferma l'inquietante missive et se remit au travail.

Au bout d'une heure, ayant enfin terminé ce travail d'une façon satisfaisante, il réunissait dans un carton les feuilles qu'il venait de couvrir de calculs et de dessins, regagna le cabinet de Robert, replaça le volume sur le rayon de la bibliothèque où il l'avait pris, remonta chez lui, s'habilla et sortit en emportant le carton préparé par lui.

Au lieu de se diriger vers Saint-Ouen, ainsi que nous lui en avions entendu exprimer l'intention, il prit le chemin de Paris, trouva une voiture à l'extrémité de l'avenue de Neuilly, près du pont, et donna l'ordre de le conduire à l'une des principales maisons de librairie de Paris.

Arrivé à destination, il entra dans le vaste hall où se font les achats et les commandes, et demanda à l'un des employés de lui indiquer un traité de Cryptographie.

— Voici ce que vous désirez, monsieur, — répondit l'employé. — C'est un ouvrage très complet, de plus de mille pages, avec de nombreuses planches gravées, dont quelques-unes en couleur.

On lui apporta le volume, — il le paya, le fit envelopper, et partit en l'emportant.

Après avoir déjeuné dans un restaurant des boulevards, il regagna Neuilly, enferma dans un meuble à double tour le traité de Cryptographie et se rendit à Saint-Ouen en se répétant encore :

— Oui, je veux savoir ce que contient cette lettre chiffrée, et je la saurai !

O'Brien ne désarmit pas. Il n'abandonnait nullement l'idée de s'emparer

de l'avis toujours compris, comme il l'avait toujours senti ; la démission venant après celle de M. S..., on montre que l'indépendance de la magistrature assure les mêmes menaces aujourd'hui que celle de la magistrature de-bout. Des incidents de ce genre, se produisant coup sur coup, éclairaient toute une situation.

LA MORT DE LA PRINCESSE MATHILDE

Les derniers moments

Paris, 3 janvier. — Nous avons annoncé, hier, la mort de la princesse Mathilde. Elle s'est éteinte, la nuit, dans son hôtel de la rue de Berri. Depuis une dizaine de jours, les médecins ne conservaient plus d'espoir, et dès avant-hier soir ils constataient que l'auguste malade venait d'entrer en agonie.

On se rappelle que la princesse, qui avait quatre-vingt-quatre ans, fut, l'été dernier, victime d'un accident dans son château de Saint-Gratien ; elle s'était prise le pied dans un tapis, et sa chute fit, alors, redouter une prochaine issue funeste.

Mais la nièce de Napoléon Ier était douée d'une constitution extraordinairement robuste. Aussi les soins qui lui furent prodigués surent-ils vaincre le mal.

Seulement, une rechute, à un âge aussi avancé, devait rendre impuissantes la science et le dévouement. Et au mois d'octobre, le docteur Savreux-La-Chapelle était de nouveau appelé au chevet de la princesse.

La lutte contre la mort a été dirigée par lui avec une admirable énergie. Mais la paralysie est implacable.

Hier matin, M. le curé de Saint-Gratien, qui venait voir la princesse deux ou trois fois par semaine, administrait les derniers sacrements à l'agonisante. Autour de la princesse Mathilde se trouvaient, à ce moment : l'impératrice Eugénie ; la princesse de la Moskowa, née Bonaparte ; la princesse Clotilde ; les comtes Joseph et Louis Primoli, neveux de la princesse ; Mme et Mlle Espinasse, la comte et la comtesse Walewski, MM. Lavisse, François Coppée, Hébert ; Mme d'Hauterive, née Alexandre Dumas ; le comte Fleury, M. et Mme Louis Ganderax, la comtesse Ruspoli, le baron de Neufville, M. et Mme d'Orléans, la duchesse de Conigliano, Mme F. Rainbeaux, M. F. Pietri, M. de Farincoeur, le baron Brunet, ancien aide de camp du prince Napoléon, et enfin le docteur Savreux-La-Chapelle, qui, depuis quelques jours, ne quittait plus guère le chevet de sa malade, quoiqu'il eût de cruelles inquiétudes dans sa famille.

Pendant toute la journée, la princesse conserva sa lucidité, et les médecins pensaient que le dénouement fatal ne se produirait pas avant la nuit ou ce matin.

Aussi, l'impératrice Eugénie crut-elle pouvoir s'absenter, vers six heures et demie, pour se rendre à une consultation de son médecin, le docteur Robin.

Une demi-heure plus tard, la nièce de Napoléon Ier poussa un soupir... Tout était fini. Le docteur La-Chapelle constatait la mort. Le curé de Saint-Gratien récitait le *De profundis*, alternant avec la princesse Clotilde et avec les deux religieuses de garde.

Au moment de la mort, se trouvaient au chevet de la princesse, la princesse Clotilde, le comte Joseph Primoli, la comtesse Ruspoli, le baron Brunet, le comte Walewski et la comtesse Walewska, M. et Mme Louis Ganderax.

Dans un coin sanglotait Julie, la vieille femme de chambre au service de la princesse depuis quarante ans.

Le corps de la princesse Mathilde, revêtu d'une robe blanche, est exposé sur un lit entouré de cierges et de grilles, qui occupe le centre d'une grande chambre qui donne sur la cour d'honneur de l'hôtel de la rue de Berri. Des fleurs sont déposées autour du corps.

De nombreuses personnalités se sont inscrites, hier soir, et ce matin, sur les registres déposés à l'entrée de l'hôtel.

Aucune décision n'a encore été prise relativement aux obsèques dont le règlement est confié par le prince Victor-Napoléon au marquis de Lagrange.

Les condoléances
Paris, 3 janvier. — A midi étaient déjà parvenues, de France et de l'étranger, de nombreux télégrammes de condoléances. Les quatre premiers arrivés ont été ceux adressés par le Roi des Belges, la Reine d'Angleterre, le Roi de Suède et Don Carlos.

Un grand nombre de dépêches sont également parvenues à l'adresse de l'Impératrice Eugénie.

L'affluence des visiteurs est considérable aux abords de l'hôtel de la rue de Berri.

D'ailleurs il s'inquiétait fort peu d'elle en ce moment et se trouvait notablement soulagé par son départ qui lui donnait toute liberté d'agir sans avoir à répondre à ses questions.

L'Américain était homme d'imagination. Il avait trouvé ceci : — Endormir la petite fille, et lui insinuer, par suggestion, la volonté de le suivre.

C'était possible et même facile, car Marthe — nous en avons en la preuve — était hypnotisée au plus haut degré.

Mais comment l'endormir puisque l'aveugle était toujours auprès d'elle ?

Convaincu néanmoins que l'occasion se présenterait d'une manière à l'autre, il ne perdit point patience, suivant sans cesse Véronique Sollier et la petite fille dans leurs péripéties, tantôt sous un travestissement, tantôt sous un autre, changeant de visage comme de costume et, par conséquent, toujours méconnaissable.

Il s'arrêta souvent auprès de la mignonne joueuse d'orgue et de sa grand-mère, causait avec elle, la questionnant et ne manquant jamais de mettre une belle pioche blanche dans la main de Marthe.

Pour le moment, il ne s'occupait plus de Robert (A suivre).

XAVIER DE MONTÉPIN.

FEUILLETON DU 5 JANVIER 1904 N° 210

LA JOUEUSE D'ORGUE

par XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE

LA PETITE MARTHE

Il consultait l'un après l'autre des volumes placés sur son bureau, il couvrait de chiffres des feuilles de papier, crayonnait des dessins de projectiles, faisait et refaisait des calculs, et s'arrêtait de temps en temps à la solution du problème qu'il se était posé.

Tout à coup il s'arrêta, se mit à réfléchir et au bout d'un instant dit à haute voix : — C'est en bas que je trouverai ce qu'il me faut...

Quittant aussitôt son appartement, il descendit à celui de son beau-père et se dirigea vers celle des bibliothèques renfermant tous les ouvrages relatifs aux armes et aux engins de guerre.

Au milieu de ces ouvrages, il en choisit un, le prit et l'emporta chez lui en murmurant : — Voilà ce que je cherchais...

Se remettant alors au travail, il se mit à feuilleter l'ouvrage, s'interrompant pour prendre des notes au crayon et tracer des chiffres.

En tournant une page, son regard fut attiré par une large enveloppe dont le cachet de cire rouge semblait une tache de sang.

Philippe examina le cachet et ne put contenir un mouvement de surprise.

— Les armes d'Allemagne... — fit-il. — Qu'est-ce que c'est que cela !
Il retourna l'enveloppe et lut la suscription.
La lettre était adressée à l'ambassadeur d'Allemagne, à Paris.

— Comment une lettre à l'ambassadeur d'Allemagne peut-elle se trouver dans ce volume... ici... dans la bibliothèque de M. Vernière ?... se demanda-t-il.

Son front s'était plissé tout à coup.
Il tira de l'enveloppe, dont la partie supérieure était tranchée, la feuille de papier qu'elle renfermait et la déplia.

— Mais c'est une lettre chiffrée, cela ! — un message diplomatique... Comment ce message a-t-il pu sortir des mains de son destinataire... pour arriver dans celles de mon beau-père ?... — C'est étrange !

Ses yeux se fixèrent de nouveau sur la feuille. En tête, ces mots en langue allemande : *Monsieur l'ambassadeur*.